

Brèves littéraires

Brèves

Nina-le-bouleau

Jacques Brault

Volume 10, numéro 3, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1995). Nina-le-bouleau. *Brèves littéraires*, 10(3), 5-7.

JACQUES BRAULT

Nina-le-bouleau

Au sud d'Aklavick, en pays inuit, c'est le grand nord où «sous tant de ciel, les humains font pitié». Une romancière* dont l'écriture décourage toute agressivité a rejoint dans ce bout du monde un de ses nombreux personnages imbibés de tendresse.

Elle l'a nommée Nina, un de ces petits bouleaux arctiques châtiés par les vents de la toundra, au milieu d'un tas de cabanes en bois, un *canada*, comme disaient les Amérindiens. La jeune fille a échoué là par on ne sait quelle fatalité. Elle travaille comme serveuse dans une auberge murée de planches grossières et jusque tard dans la nuit elle endure sans broncher les insultes des prospecteurs et des aventuriers. Déjà usée, dotée aussi d'une amère connaissance de la cruauté humaine, elle ronge son frein et guette l'occasion de partir n'importe où. Quand par miracle on lui parle gentiment, elle se recroqueville. Elle baisse la tête, et ses cheveux filasse pendouillent devant ses yeux noirs, ses joues creuses et blanches tavelées de rousseur, on dirait un amas d'asters séchés dans un déclin de neige. Malgré tant de dureté à survivre, elle reste tendre comme l'écorce du bouleau.

La romancière l'a esquissée en minces lavis d'aquarelle. Elle n'a d'existence qu'une pudeur inviolable. Oui, ce doit être elle, la tendresse qu'on imagine au vif de ses meurtrissures. Ni captatrice ni asservissante comme la passion, elle semble molle, craintive, exposée aux tromperies et aux coups de force. Il y a là du vrai. Mais les larmes ravalées, les révoltes avortées, la candeur malménée n'empêchent pas d'accorder son prix à ce qui compte pour peu : gestes anodins, remarques machinales, regards distraits, suggestions du presque rien. Le moindre devient merveille à qui n'éprouve depuis son commencement qu'écorchures et déchirures. Pour les êtres fragiles, la partie de la tendresse se joue dans l'allusion et l'éliision. Le temps leur apparaît comme une aire de résistance et tisse autour d'eux un fin réseau de complicités invisibles.

C'est ainsi que Nina enfouissait sa tendresse sous l'indifférence. On l'a senti le jour où elle a disparu, cédant enfin à l'appel du nulle part. Certains se sont mis à la regretter. La romancière l'a perdue de vue. Pas la peine de chercher : ce qu'on écrit, ce qu'on lit n'acquiert de sens que par la fuite du sens. Nina s'est échappée de son livre vers un monde insoupçonné qui enveloppe notre monde d'é-nigmes. Elle va, elle vient, «mise en son plus beau», toujours en butte au mépris. Peu lui importe; la tendresse n'a cure d'elle-même, elle se laisse entamer facilement comme le bois du petit bouleau, et les blessures qu'on lui inflige la rendent encore plus tendre.

Si d'aventure vous rencontrez Nina, ne lui adressez pas la parole, les mots lui ont trop pesé, la déréalisant. Ignorez-la, passez outre, elle ne perdure que par le silence et la solitude, infiniment attentive aux autres, et surtout aux petites choses qui soutiennent les grandes, au petit reste qui fait supporter l'insupportable.

* Gabrielle Roy (1909-1983) (note de la rédaction)
